

Encore à propos du doyen Bridel

Autor(en): **A.R. / Bridel, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 26

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214002>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Deux caponans qui savaient djouka,
Savaient djouka de la flûtinette,
Savaient djouka de la flûtina.
Flû, flû, flû, de la flûtinette,
Flû, flû, flû, de la flûtina.

Puis c'était, avec d'autres « caponans » :

Cla, cla, cla, de la clarinette,
Trom, trom, trom, de la trombonette,
Gui, gui, gui, de la guitarette,
Cym, cym, cym, de la cymbalette,
Gros, gros, gros, de la grosse caisse, etc.

Avec ces refrains me revenait le souvenir d'une caractéristique des instruments de musique, faite par je ne sais plus qui, morceau plein de philosophie, qu'il me serait doux de retrouver, dussé-je céder en échange ma carte de lard et ma carte de tomme de chèvre. Sauf erreurs ou omissions, comme disent les comptables, mon philosophe s'exprimait à peu près ainsi :

La clarinette.

Tube en bois renfermant un rhume de cerveau.

On devient pédicure à force d'étude et de travail, mais on naît clarinette.

L'homme prédestiné à devenir clarinette a l'esprit quasi obstus jusqu'à l'âge de 28 ans, époque d'incubation où il commence à éprouver dans le nez les premiers chatouillements de sa vocation future. Alors son appendice nasal croît en raison inverse de son intelligence.

A vingt ans, il achète sa première clarinette, pour 14 francs. Trois mois après, il est congédié par son propriétaire. A vingt-cinq ans, il est admis dans la Musique d'harmonie de sa ville natale.

Le trombone à coulisse.

Celui qui en joue est souvent un infortuné qui cherche en son commerce l'oubli des peines domestiques ou d'un amour trahi. Ayant embouché cet instrument pendant six mois, il est aguerri contre toutes les disgrâces.

Le trombone à coulisse est aussi d'un grand secours à qui redoute de perdre la soif. Mais il conduit généralement à la passion des boissons fortes.

Tic plus inoffensif, mais gênant, le tromboniste, au son de la voix de sa belle-mère, ou à une conférence, ou bien même devant le pasteur en chaire, ne peut se défendre d'appuyer en cornet sa main gauche à ses lèvres et de moduler des *brr!... brr!...*, tandis que de la droite il fait le mouvement de la pompe qui tour à tour s'allonge et se raccourcit.

L'harmonica à bouche.

Brosse à dents des jeunes bergers. Ils s'en frottent à toute heure, nuit et jour; d'où vient qu'ils se font remarquer par l'éclat et la solidité de leur râtelier.

La flûte.

Par la nature de ses sons langoureux, par ses trémolos pleurnicheurs, la flûte impressionne vivement les nerfs sensibles, et prédispose à la mélancolie celui qui y souffle.

Tendre, pâle, lymphatique, le flûtiste a le plus souvent les yeux bleus. Il ne se nourrit que de viandes blanches et de farineux. Lui arrive-t-il, par exception, d'être noir, il l'est alors plus encore que son tube d'ébène.

A table, quand vient le dessert et que commence à s'égrener le chapelet des gais propos, le flûtiste tient à s'associer à l'allégresse de ses commensaux en jouant un *Requiem* ou bien le *Miserere* du *Trovatore*. C'est sa façon de donner la note comique.

Le fifre.

C'est le plus fatal des instruments de musique. Le malheureux qui s'y adonne risque fort de voir son nez prendre la tournure d'un sifflet. Si sa passion ne l'abandonne pas à l'âge de trente ans, il peut être sûr de tomber en enfance longtemps avant l'époque de la sénilité.

Le violon.

Instrument à la fois parfait et exécrable, le violon a une âme, ce qui n'est pas toujours le cas du violoniste.

Le violoncelle.

Oncle du violon. Possède aussi une âme. Chez le violoncelliste, l'âme est ordinairement remplacée par de longs cheveux caressant le collet graisseux de sa redingote.

Si le feu prend à sa maison, le violoncelliste sauvera d'abord son violoncelle; il ira voir ensuite, s'il en est encore temps, ce que devient sa femme.

La plus grande joie d'un violoncelliste est de « faire pleurer les cordes »; il y réussit parfois; mais il lui arrive aussi de faire pleurer sa femme et ses enfants.

L'orgue.

Instrument compliqué et majestueux, d'essence ecclésiastique, l'orgue est destiné à couvrir de sa voix puissante les dissonances du clergé et des laïques. A l'ordinaire, celui qui en touche est un homme venu au monde fermement résolu de faire, avec le minimum d'efforts, le plus de bruit possible, d'imiter le souffle de la tempête en ménageant son propre souffle.

Fatalement, l'organiste devient sourd à soixante ans. Il commence alors à croire qu'il joue à la perfection.

La contrebasse.

La contrebasse est l'éléphant de l'orchestre. Irrésistible est son attrait sur les musiciens longs, secs et maigres. En l'appuyant sur eux, ils se donnent l'illusion d'avoir de la poitrine et du ventre.

Le contrebassiste passe auprès du sexe pour être d'un tempérament vigoureux.

Signe particulier, il est le seul musicien qui prise encore.

Le piano.

Machine à hacher les notes. Est l'instrument de prédilection des dactylographes.

La mandoline.

Racle-notes appelé communément « jambonneau ». N'en a cependant ni les fibres tendres ni le toucher onctueux.

La cithare.

Instrument qui, sous le nom de « Zitter » est répandu surtout en Allemagne et dans la Suisse allemande. Pour en gratter, il faut avoir les doigts crochus et des ongles d'acier.

La harpe.

Depuis le roi David, sert à accompagner les « chants célestes ». C'est un instrument légèrement poseur, comme le harpiste au reste.

Les timbales.

Hémisphères de cuivre recouvertes de peau, pleines d'air et de sinistres présages. Leur roulement funèbre annonce, dans les mélodrames, l'arrivée d'un personnage fatal, ou bien sert à préparer le public à la fin tragique de l'héroïne.

Le timbalier pourrait s'enorgueillir à bon droit de sa haute mission dramatique. Mais il dissimule son importance en dormant sur ses instruments, tandis que les autres font le plus de bruit possible. Il va sans dire qu'il a toujours soin de charger son plus proche voisin de l'éveiller à temps, afin, dzim! pan! de ne pas rater l'« attaque ».

La grosse caisse.

Inutile d'en parler. C'est l'instrument d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Montreurs de bêtes féroces, ministres, députés, poètes, perruquiers, parfumeurs, arracheurs de dents, somnambules extra-lucides, sourciers, rédacteurs de bulletins de guerre, lanceurs de journaux, de régimes alimentaires ou de régimes politiques, fondateurs de partis, barbouilleurs de toile ou de carton, fabricants de succédanés, d'encre indélébile, de bas pour varices, inventeurs d'un système de paix perpétuelle ou d'une

nouvelle mitrailleuse, chacun tape sur la grosse caisse, et celui-là seul aura raison qui tape le plus fort. Boum!... Boum!

C. du R.

A l'école. — *Le maître* : Un anesthésique c'est une substance qui a la propriété de suspendre la sensibilité, de faire perdre les sens. Citez-moi quelques anesthésiques!

L'élève : L'éther... le chloroforme...

Le maître : D'autres encore?

L'élève : Les coups de bâton sur la tête!

JEANNETTE ET SON POT A LACI

La Jeannette à Janeau dâi Rotse
L'avâi betâ dessus 'na tortse
Su sa tita, et va! on gros pot de lac
Que portâve veindre âo martsi
Ai dzein que l'atsitant sein carte
Ao bin que l'ant dâi baratte.
Viva quemet 'n'osi, allâve âo petit trot,
Et l'avâi met eili dzo on galé aberdjâo
Que lâi vegnâi tant qu'âi dzenâo.
Dinse vetya nôtra Jeannette
Ie cheintâi dza dein sa catsetta
L'erdzeint de son lacî dèvant que sâi veind
Et s'atsetâve avoué on galé petit pu'
Dâi pudzin et dautraî dzenelhie
Que lâi farant dâi z'âo, po reimpliâ sa croust
De biau et boun erdzeint : « Ao prix que sant
Que sè desâi, ein arî binstout prâo
Po atsetâ à 'na fâiretta
Onna bin galéza caïetta
Et mimameint on caïenet.
Vu prâo pouâi l'eingraissî avoué on boquet
De nôtra farna fédérala
Bin bouna grisa et tota balla
Qu'on na bâille ein plîée de son.
Et pu, quand sarâ gros, ie veindrî mon ca
Lè z'atriau et lè tsambette,
Lo boutefa et lè z'aïette,
La quvetta, lo gottroset,
On par de mille francs!... Mille francs! que che
Et oncora sein la sâocesse
Câ foudrà bin que lo bétion ie reintséresse.
Avoué cein m'atsito on agnî,
Onna vatsetta et son vî
Qu'âodrî menâ ein tsamp pè vè nôtra carrâie.
Lè vâio dza fère de cliiau chautâie,
De elliau betetiulâie... »
Nôtra Jeannette adan ie sè met à chautâ
Sein peinsâ
A cein que l'avâi su sa tita
Que ne fut, ma fâi, pas à fîta,
Lo lacî
Tsi.
Salut vatsetta,
Modzon,
Caïon,
Et ton biau sondzo, ma Jeannette!

MARC A LOUIS

Mystère. — Deux dames sortent d'une conférence. Les conférences sont un des petits plaisirs du beau sexe. Elles échangent leurs impressions.

— Eh bien, dit l'une, comment avez-vous trouvé cela, ma chère?

— Oh! voilà!

C'est exactement mon opinion!

On voudrait tout de même bien savoir l'opinion de ces dames, qu'en pensez-vous?

ENCORE A PROPOS DU DOYEN BRIDEL

Le *Conteur* du samedi 22 juin dernier a donné le portrait du doyen Bridel. Voici sujet quelques détails qui intéresseront être nos lecteurs :

Les plats de communion de l'église de Crassier (plats d'étain) sont consacrés à la mémoire de J.-D.-R. Bridel et portent sur les armes de la famille. Sur le plus grand des plats se lit l'inscription suivante : « Jean-D. Robert Bridel fut pasteur à Crassier de 1818 à 1848 ».

¹ Coq.

1760 au 19 août 1797 » ; sur le petit plat : « Celui qui donne au pauvre prête à l'Eternel », 1798.

Une des cloches de la dite église porte le nom de Bridel, qualifié de docteur. Il était, en effet, savant en histoire, en géographie, en langues hébraïque, latine, grecque et italienne. Il eut huit enfants, dont l'aîné fut le doyen Bridel ; un autre, professeur de grec et d'hébreu à Lausanne.

J.-D.-R. Bridel fut donc le successeur direct à la cure de Crassier (1729 à 1760), de L.-Antoine Gurchod, père de M^{me} Necker, grand-père de M^{me} de Staël.

Le jeune Louis Curtat (le futur doyen Curtat) séjourna chez le pasteur Bridel. On a de lui de curieuses lettres datées de Crassier à ses parents. Dans l'une de celles-ci, le jeune Curtat demande à son père la permission d'aller voir Genève et, en passant, M. de Voltère, à Fernex.

Ajoutons que Crassier est aussi la patrie d'Alexandre Vinet¹. A. R.

Souvenir de la mobilisation 1914. — La... compagnie du bataillon... de landsturm, cantonnée à... écoute respectueusement le sergent X. qui fait la théorie. Voici la conclusion. « Soldats de la... du..., la guerre qui commence paraît devoir être terrible. Il va se massacrer des tas de Français, d'Allemands, de Russes et d'Autrichiens. Quand il n'en restera plus que quelques-uns pour ne pas perdre la race, alors nous qui aurons conservé notre armée intacte, on leur tombera dessus, on leur f... une pesante repassée et la Suisse imposera sa volonté à l'Europe ! »

On comprend, après de si éloquentes paroles, que le souvenir de ces vaillants soldats se soit perpétué jusqu'à nos jours dans le paisible hameau de... E. R.

LA CONFRAIRIE DES MUSICIENS

A TABLE

Voici comment était rédigée la carte du menu qui fut servi, il y a une quinzaine, à la « Confrairie des musiciens d'Helvétie », attablée au Lausanne-Palace :

Et sera le service sans superfluité, par ordre tel que s'ensuit.

Au corner¹ de l'assiette :

Potage de pois vieux à l'eau de lard.

Au second :

Fouaces mollettes de fromage achepté aux montagnes de Gruère.

Au tiers :

Cuissot de bœuf rosti de broche, revêtu de verdure bien taillée et diverse. Ensemble : Sallade au grain de sel, menue coupée.

Au dessert :

Moult bonnes chouses, tant sucrées que sallées, avant-coureurs de vins. Encore : decoctions d'oultre-mer, bien antidotées, excitantes un petit mais non nocives, par ma conscience. Et les nomment d'aucuns café et thé.

En lieu d'hydromel — que male guerre empesche ! — vins rouges et blancs du pays, tous gènes et stomachaux.

Aux entremets, ouïrons, suivant la commune usance de nos confrairies, beaux discours et paroles, qu'est bonne et délectable chouse, par ma foy.

A PROPOS DE BOURGEOISIES

On parle beaucoup de bourgeoisie, en Suisse, depuis quelques mois. On se demande, non sans raison, certes, si dans les temps troublés et incertains que nous traversons, il est bien opportun de donner satisfaction aux innombrables requêtes en naturalisation qui assaillent nos autorités.

Au nombre des requérants, il en est, sans doute, dont nous aurions mauvaise grâce à re-

pousser la demande. Ils sont nés chez nous, ont fait chez nous leur instruction, ont notre caractère, partagent nos idées, nos aspirations, aiment notre pays comme leur vraie patrie ; ce sont des Suisses, en somme, auxquels il ne manque que le titre. Ceux-là ne sont pas en cause.

Mais il en est d'autres, de ces requérants, fixés de fraîche date sur notre sol et dont les intentions, en sollicitant la naturalisation suisse, sont plus ou moins suspectes ou procèdent d'un intérêt tout personnel, qui n'est pas toujours très édifiant. A ceux-là, il semble qu'on puisse, sans aucun scrupule, répondre : « Repassez après la guerre si le cœur vous en dit encore, et nous verrons ! » Nous n'avons pas d'intérêt, d'ailleurs, à augmenter chez nous l'élément étranger qui n'est pas facilement assimilable. Restons entre nous, non point, certes, en égoïstes insouciantes de nos devoirs internationaux, mais pour rester nos maîtres et sauvegarder nos caractères nationaux, dont le grand bouleversement mondial n'a point proclamé la faillite, bien au contraire.

Et puisque nous parlons naturalisations, il est intéressant de rappeler ce qui se passait dans notre pays, à cet égard, au commencement du XVIII^e siècle.

En l'an 1702, disait il y quelque temps, le *Journal d'Yverdon*, les communes accordaient déjà leur bourgeoisie à certains requérants.

Voici en quels termes le « Coutumier de Grandson » de cette époque règle cette délicate question :

« Loy 186 »

« Si quelque personne se présente par devant les Conseillers et Bourgeois de la Ville pour être reçue bourgeoise et habitante en icelle, ou par devant les Communiers de quelque village pour être aussi reçue communier ou habitant en icelui, ils le pourront s'il leur plaît, le recevoir et accepter pour leur Bourgeois et Communier en payant à la Ville ou Communauté le Droit et Impôt de Bourgeoisie et Communauté, ou bien pour habitant seulement en payant l'Esmolument de telle acceptation d'habitation et en satisfaisant et contribuant aux prestations nécessaires et de serment envers LL. EE. que la Ville et Communauté, à la charge que telle personne soit de bonne Fame (renommée) et réputation, de franche et libre condition, et que de cela elle en fasse apparaître bonne et suffisante attestation ou bien ils le pourront esconduire et renvoyer sans que les dits Conseillers ou Communiers soyent obligés d'en accepter ou recevoir aucun contre leur gré. »

Embarrassant. — Sur la bande qui entoure une boîte de conserve de « Bœuf à la mode » nous trouvons le texte suivant indiquant le mode d'emploi :

« Mettre la boîte dans l'eau froide ou sur la glace, avant de l'ouvrir. Le contenu peut aussi être servi chaud, dans ce cas il faut placer la boîte ouverte pendant 20 minutes dans l'eau bouillante avant de l'ouvrir. » (C'est nous qui soulignons)

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

17

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

— De chez des paysans, monsieur, qui m'ont hébergé cette nuit.

— Et où comptiez-vous aller ce soir ?

— A Lausanne, monsieur.

— Aussi loin que cela ! reprit la jeune miss, et découvert comme vous êtes ?

— Plus loin encore, partout, mademoiselle, jusqu'à ce que j'aie rencontré mon oncle ! »

Et les larmes me vinrent aux yeux.

« Il n'a plus que lui ! » dit-elle à son père.

Et elle fixa sur moi un regard compatissant, dont le charme réalisait tout ce que j'avais rêvé de plus hardi à ma fenêtre.

« Mon enfant, reprit le bon vieillard, vous allez rester avec nous jusqu'à Lausanne, où nous vous remettrons aux mains de votre oncle. Vous avez fait là un coup de tête ; de quoi donc aviez-vous si peur ?

C'est moi, monsieur, qui ai donné cette lime au prisonnier. Il souffrait cruellement, je vous assure. C'était seulement pour desserrer un de ses fers...

— Et bien, je ne vois là, mon ami, que le mouvement d'un bon cœur. A votre âge, on n'est pas tenu de savoir que, lorsqu'un prisonnier emprunte une lime, ce n'est jamais que pour un certain usage. Mais vous ne me parlez pas de l'atelier. C'est pourtant vous, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Je l'aurais dit au peintre, à mon oncle, à vous... mais j'avais peur de M. Ratin.

— C'est donc un terrible homme que ce M. Ratin ? Mais encore, qu'alliez-vous faire dans cet atelier ? Est-ce vous qui avez retourné le portrait de ma fille ? »

Je rougis jusqu'au blanc des yeux.

Il se mit à rire.

« Ah ! ah ! c'est ceci qui est grave ! car ce n'était sûrement pas pour voir ma figure. A vous, Lucy, de vous fâcher.

— Point du tout, mon père, dit-elle en souriant avec une grâce charmante. Je sais que M. Jules aime les arts ; il dessine lui-même avec talent ; rien de plus naturel qu'il voudrît voir l'ouvrage d'un homme habile.

— Lucy, reprit le vieillard avec une douce malice, vous n'êtes pas tenue non plus de savoir que, lorsqu'on retourne un tableau où se trouve votre figure, il est fort naturel que ce soit pour la voir... »

Puis, comme il voyait ma honte :

« Ne rougissez pas, mon enfant ; croyez bien que je ne vous en estime pas moins, et que ma fille vous pardonne. N'est-ce pas, Lucy ! »

* * *

Un léger embarras succéda à ces paroles, mais il ne se prolongea que pour moi seul. Bientôt j'eus à répondre à toutes les questions que me firent ces aimables personnes. Après ce qui venait d'être dit, j'avais remarqué chez le vieillard une gaieté plus cordiale encore, et en même temps, chez la jeune miss, un peu plus de réserve, mais non moins d'intérêt et de sollicitude pour ma situation. Pour moi, je ne tournais pas les yeux sur elle que je ne me sentisse comme enivré de sa vue et rempli des plus doux transports de plaisir.

Mais nous touchons à la ville.

« Votre oncle vous grondera-t-il ? me dit le vieillard.

— Oh ! non, monsieur... Et puis je serai si joyeux de le voir, qu'encore cela me ferait-il peu de chagrin.

— Aimable enfant ! dit Lucy en anglais.

— Je veux tout de même vous remettre entre ses mains. Rue du Chêne, dites-vous, John ? faites arrêter rue du Chêne, n^o 3. »

(A suivre.)

Echo du service. — Le pain de guerre, fait de farine complète, a des effets... ventilatoires très marqués. Mon voisin s'en plaint amèrement. Que veux-tu, lui répond son beau-frère qui est de la fanfare, c'est le son qui sort !

Grand Théâtre. — Nous avons eu, cette semaine, deux excellentes représentations de *Nelly Rostier*, une pièce très amusante de Bilhaud et Hennequin, et de *La Châtelaine*, une délicieuse comédie de Capus. Ce soir, samedi, *La Dame aux Camélias*, de Dumas, qui a toujours son succès, et demain soir, dimanche, *Moins cinq*, un éclat de rire de l'auteur de *La Petite Chocolatière*.

Kefal NEURALGIE MIGRAINE BOITE N^o 100 TOUTES PHARMACIES

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

Julien Monnet, éditeur responsable.

¹ D'après le *Messenger paroissial* de Crassier-Crans.

² A la sonnerie.